

Peter Shapiro

turn the beat around

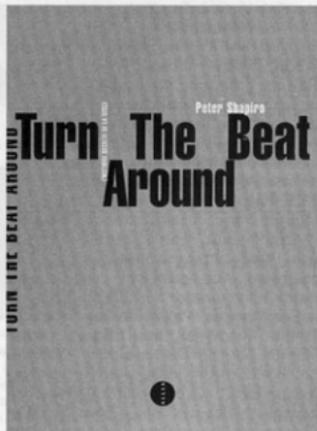
Christophe Kihm

Turn The Beat Around
L'histoire secrète de la disco
Éditions Allia

■ De Peter Shapiro, critique musical exerçant dans la presse anglo-saxonne spécialisée (*The Wire*, *Vibe*, *Spin*), on avait déjà pu lire, chez le même éditeur, l'ouvrage collectif *Modulations* (2004), consacré aux musiques électroniques. Ce présent ouvrage, dont le sous-titre n'est pas sans évoquer celui d'un autre recueil publié également aux mêmes éditions (le *Lipstick Traces* de Greil Marcus, «*Une histoire secrète du 20^e siècle*»), prend en considération un genre musical, le disco, qui à bien des égards occupa un rôle déterminant dans l'avènement des musiques électroniques. Au début des années 1980, s'opéra en effet une transition directe du disco à la House music, lorsque de nombreux Djs et producteurs ayant débuté leur carrière dans des clubs new-yorkais partirent à Chicago, se produisirent dans d'autres clubs et créèrent des labels qui diffusèrent cette musique de danse plus radicalement électronique et machinique.

Cette somme de Peter Shapiro ne se contente pas de marquer les étapes de cette transition. Elle revient sur les origines musicales de ce mouvement (la soul music), le contexte social de son émergence (les clubs et les fêtes dans un New York en crise au début des années 1970), les revendications communautaires qui lui furent associées (les afro-américains et les gays), ses différentes ramifications (aux États-Unis et en Europe)... Elle retrace avant tout, dans un luxe de références et de détails, l'activité de ses différents acteurs (musiciens, entrepreneurs, coeurs, vedettes et anonymes), décrit et situe les lieux de cette activité (clubs privés ou publics, hôtels, boîtes de nuit...), énumère les références des nombreuses productions musicales qui y furent associées.

Il faudrait, à ce propos, parler de «discophilie», comme on parle de cinéphilie : une «discophilie» dès lors entendue comme une «certaine manière d'aimer les disques». À la cinéphilie, la discophilie emprunterait un même désir d'exhaustivité, mais elle substituerait au discours



critique et autoritaire du cinéophile une approche généalogique, où l'anecdote et la chronologie linéaire suffiraient à la mise en perspective historique. Sur ce plan, il faut reconnaître que *Turn The Beat Around* construit une figure de son auteur, Peter Shapiro, en éminent discophile. Rien ne manque à ces récits de soirées et de fêtes, pas une personne, pas un disque, pas un témoignage qui ne permette d'en restituer l'atmosphère... On pourra toujours pointer l'absence de certaines références, tant les acteurs sont nombreux, dans un processus de production musical qui épousa rapidement des dimensions mondiales et industrielles, mais ce jeu d'érudition ne saurait servir d'argument critique. Par contre, la discophilie de Peter Shapiro – comme celle de beaucoup d'autres auteurs – dispose de plusieurs points aveugles sur le plan théorique. Tout d'abord, le récit historique, considéré comme ensemble de références et d'anecdotes, y est traversé par l'esprit de collection. Or, une collection est fondée sur un principe de valorisation s'appliquant indifféremment à tout objet la constituant. Embrassant l'histoire, ce

principe provoque l'aplanissement des faits et l'équivalence des références : on a alors le curieux sentiment que tout se vaut, dans cette saga du disco, même si tout ne possède pas des qualités identiques.

Par ailleurs, la discophilie n'est pas un discours critique. Elle ne formule pas de problématiques à partir des éléments qu'elle regroupe, mais reprend à son compte des répartitions académiques pour les distinguer : entre mondes culturels et mondes sociaux-économiques, par exemple, avec des événements culturels (petite histoire) amenés sur une toile de fond contextuelle qui les explique et les éclaire (grande histoire). Le disco, la fête, la drogue et le sexe, l'orgie et l'excès sont alors présentés comme réponses à la récession économique, dans le cadre, également très académique, d'une contre-culture qui s'affirmerait dans l'inversion des valeurs de la culture dominante.

Il serait intéressant, alors, de pointer l'essence éminemment contradictoire de la contre-culture à la fois reflet, réponse et refus de la norme dominante. Pourquoi pas ? Encore faudrait-il prendre cette contradiction à bras le corps. Peter Shapiro ne le fait pas, comme il ne saisit pas les «schèmes» que son histoire de la musique disco met pourtant à disposition : la nature profondément machinique de la musique disco, dans son rapport à la performance physique, à l'endurance, à la répétition ; la place déterminante qu'occupent les machines d'enregistrement et de diffusion du son dans son histoire, contrainte par deux lieux, le studio d'enregistrement et la boîte de nuit ; la construction monstrueuse de ces corps discos connectés à deux ordres, l'organique et le mécanique ; le rapport de la machine disco à la machine industrielle ; la formation, avec le clubbing, d'élites au sein de la marginalité...

Si la discophilie de Shapiro met donc à disposition un matériau historique et référentiel considérable sur la musique disco, elle s'arrête au seuil de toute problématisation d'un phénomène dans ses dimensions esthétiques et éthiques. Un autre livre reste encore à écrire sur cette musique, qui prendrait le relais de celui-ci et viendrait en compléter la remarquable enquête. ■